

René Collinot

RUE SEDAINE



Témoignages
Le Témoin gaulois

Tout accès payant à ce livre disponible sur le site gratuit
[Le Témoin gaulois](#)
relève de l'escroquerie.

TÉMOIGNAGES

XIX^e et XX^e siècles

PARIS

Rue Sedaine

Errances

L'importance de la vague d'immigration qui a conduit en France, dans l'entre-deux-guerres, tant de familles sépharades établies depuis plus de trois siècles sur les rives orientales de la Méditerranée appelle quelques explications.

On notera d'abord le rôle des écoles de l'Alliance israélite universelle, dont le siège était à Paris, et de l'Alliance française, dont la réputation était grande, et que les enfants de ces familles fréquentaient : ils y apprenaient à lire et à écrire dans notre langue, mais aussi à aimer ce pays qui avait émancipé les juifs pendant la Révolution et se proclamait fièrement « la Patrie des Droits de l'Homme ».

Ce discours était bien de nature à séduire une minorité qui bénéficiait, certes, de la tolérance relative des pays musulmans, qui expulsèrent rarement leurs juifs jusqu'à 1948, tolérance qui avait toutefois pour contrepartie le statut de *dhimmis*, soumis à diverses vexations et brimades et à l'interdiction de porter les armes. Les Jeunes Turcs avaient aboli cette dernière discrimination (1909), mais toléraient le paiement de remplaçants. La révolution kémaliste, qui se voulait laïque, mit un terme à cette pratique, mais elle était également nationaliste et se défiait des minorités ; aussi beaucoup de jeunes juifs partirent pour échapper à un service militaire où on ne leur confierait que des pelles et des pioches pour l'entretien des routes, et préférèrent servir la France. Enfin, bien sûr, l'aventure tentait particulièrement les plus pauvres, qui espéraient échapper à la misère et y réussirent en général.

Ces motivations étaient très fortes : la communauté sépharade, qui avait pour principaux points de ralliement le *Cal* et [Le Bos-phore](#), était animée par un grand désir d'assimilation. Sur le plan religieux, elle entretenait avec ses croyances traditionnelles le genre de rapports sentimentaux qui attachait encore les catholiques de France aux leurs, c'est-à-dire qu'elle était toute acquise à la laïcité, qui renvoyait la religion à la sphère privée, bien diffé-

rente en cela de ce que devait être plus tard l'immigration d'Afrique du Nord. Ce désir de s'intégrer s'est particulièrement manifesté sur le plan scolaire : les sœurs Pinto et Sarfati étaient fières d'être les premières de leur classe, et ce n'étaient pas des exceptions dans leur communauté.

- Ladino

Le *ladino* (latin) est ce bel espagnol du XV^e siècle, mêlé de turc et de grec, que la communauté sépharade a continué à parler dans l'exil. En France, il s'est beaucoup altéré : je me souviens du fourrire de mon ami Catalan, en Algérie, quand je prononçais le mot *chapdus* (fade, se dit d'une personne) alors qu'il faut dire *shavdo* ! Cette dégénérescence se poursuit : Maurice Havio dit aujourd'hui *meldah* (mot hébreu signifiant *lire*) pour *meldado*, qui en est la forme en *ladino*. Je sais bien que, sous l'influence d'universitaires, on réserve aujourd'hui le mot *ladino* à la langue créée par les rabbins, qui faisaient correspondre à chaque mot hébreu un mot espagnol tout en gardant la syntaxe de l'hébreu, et que l'on tend à désigner la langue des sépharades par le terme nouveau de judéo-turc ou *djudyo*, *spanyol*, etc. mais la famille de Sarah appelait sa langue le *ladino*.

- Meldado

C'est la célébration religieuse de l'anniversaire d'un décès.

Avec l'âge, et à cause de l'attachement des Havio aux traditions, la liste des *meldados* auxquels nous assistons chaque année s'allonge : Victor Havio, Léon Aboulafia, Rébecca, Régine... Le service est suivi d'un repas entre parents et amis qui ne peut se tenir, pour nous, au *cal*, où l'on mange casher, et qui est l'occasion de retrouvailles chaleureuses.

- Cal

Nom *ladino* de la synagogue. Le *Call* (confusion avec l'espagnol *calle*, rue) désigne, en catalan, le quartier juif avec ses rues et ses institutions : synagogue, yeshiva (école), bains rituels, etc.

L'hébreu *Kahal*, assemblée, communauté, désigne le quartier juif des villes de l'Europe médiévale. Ce mot hébreu correspond à *ecclesia* en latin. *L'Ecclésiaste* est le livre de *Kohélet*.

- *Dhimmis*

Le statut traditionnel de *Dhimmis* (protégés) est celui des minorités religieuses (chrétiennes, juives, animistes, etc.) en terre d'islam. Les musulmans sont tenus de respecter leur vie et leurs biens. En contre-partie, les dhimmis doivent une obéissance absolue, un impôt de capitation et le logement des soldats en temps de guerre. Malgré cette protection, des émeutes ont fréquemment éclaté contre ces populations considérées comme étrangères, entraînant exactions, pillages et massacres.

Rien en somme de très différent de ce qui se passait dans la chrétienté, qui a pourtant montré sa plus grande rigueur doctrinale en expulsant périodiquement ses juifs, et sa supériorité technique en organisant la Shoah.

65 rue Sedaine

La maison

« *Je suis né derrière une façade affreuse*

Et pourtant j'ai su chanter le soleil » (Paul Éluard)

Le 65 rue Sedaine est un de ces immeubles de rapport construits à peu de frais au XIX^e siècle pour y loger la population ouvrière de ce nouveau quartier, situé entre la Bastille et les immeubles bourgeois du boulevard Voltaire. Les logis étaient exigus, on en comptait quatre par étage, d'environ 16 mètres carrés chacun : les deux logements sur rue comportaient, outre la pièce principale, une minuscule cuisine dont l'une était aveugle. Ceux qui donnaient à l'arrière de la maison sur les toits environnants ne comportaient qu'une pièce. Pour tous, les toilettes communes étaient sur le palier, tous les deux étages, et donnaient comme l'autre cuisine sur le puits étroit d'une courette.

Ce genre de logements convenait aux plus pauvres : mes grands-parents paternels en ont adopté un tout semblable dans le XVII^e, impasse Naboulet, et les vagues d'immigration successives sont venues y échouer. À l'époque, les habitants du 65 étaient surtout juifs (turcs) comme 10% de la population du quartier, puis vinrent les moins fortunés des pieds noirs, qui ont ensuite essaimé en grande partie vers d'autres arrondissements, la banlieue et la province, laissant place aux Chinois. Ma belle-famille, qui a tant souffert du nazisme, est ouverte à tous, en particulier aux Arabes, malgré le conflit cruel qui oppose Israël aux Palestiniens. À tous, sauf peut-être, avant que j'en aie fait la remarque, aux « Chinois », qui se sont emparés de la rue Sedaine et ne paraissent pas en danger. Tout naturellement, les vieux occupants du quartier portent sur eux les jugements sévères qui les ont naguère accueillis : on leur reproche de vivre entre eux et de travailler sans factures, ruinant les honnêtes commerçants ! Mon père se disait pour sa part préoccupé du « *Péris Jaune* » à une époque où les Asiatiques étaient rarissimes dans une France qui s'accrochait, au prix d'une guerre sanglante, à ses colonies d'Indochine... Quoi qu'il en soit,

le quartier assure toujours sa fonction d'intégration...

Je suppose que nos petits-enfants jugeraient cet endroit sinistre. Pourtant, il n'était peuplé que de travailleurs honnêtes, les intérieurs étaient d'une grande propreté, la solidarité y était de règle, les nombreux enfants y mettaient beaucoup de gaieté et on y vivait de façon très conviviale. De combien d'immeubles bourgeois pourrait-on en dire autant ?

L'antisémitisme

Il est très difficile d'écrire l'histoire à chaud, et quelle que soit leur rigueur et leur honnêteté, les historiens n'échappent pas, surtout quand il s'agit du passé récent, aux préoccupations et aux luttes de leur temps, qui gauchissent leurs descriptions.

Dans l'imagerie gaulliste qui refusait de prendre en compte la collaboration, décrite comme très minoritaire, et le régime de Vichy, considéré comme un accident sans rapport avec l'histoire de la République, les Français étaient « tous Résistants » ou presque. Pour réagir à cette fable, le film *Le Chagrin et la pitié* (1969), gratant les vieilles plaies, a donné au contraire l'image d'une France veule, toute entière (ou presque) vouée au culte pétainiste. En ce début de siècle, la tendance serait plutôt à rappeler qu'il y eut des Justes dans toute l'Europe occupée, et que ce sont les Français qui ont le mieux protégé les juifs des nazis et de leur propre gouvernement.

La réalité de cette époque est complexe. « L'État français », en rupture complète avec les institutions et les idéaux de la Troisième République, est la revanche des antidreyfusards, d'une partie de l'opinion, certainement minoritaire, mais qui s'est exprimée de plus en plus haut et a largement diffusé le racisme et la xénophobie dans une bonne partie de la société française, où l'antisémitisme était de longue date bien implanté, à gauche comme à droite.

Tous les juifs de la rue Sedaine qui ont connu la guerre ont gardé des souvenirs cuisants des insultes qu'ils ont subies dans leur nouveau « pays d'accueil » dès leur arrivée dans les années 1920 et 1930 et pendant au moins toute la décennie qui a suivi la Libéra-

tion, à une époque où le racisme s'exprimait sans contraintes dans la rue, au travail et même à l'école, certains enseignants donnant l'exemple. L'horreur de la Shoah n'a jamais découragé les antisémites : réprimés par la loi, ils ont entrepris de nier ou de minimiser l'étendue de la persécution – c'est le révisionnisme – et l'on voit de jour en jour la Bête relever le front, puisant dans les égouts de l'Histoire les vieux discours haineux (à l'en croire, on peut être antisioniste, dénoncer le lobby juif, etc. sans être antisémité) et reprenant sans vergogne l'argument de Louis Veuillot : « *Je vous demande, au nom de vos principes, la liberté que je vous refuse au nom de mes principes.* »

Cette mise au point m'a paru nécessaire pour corriger ce qui pourrait apparaître comme de la nostalgie dans certaines pages de cette chronique d'une petite communauté dont le courage et la gâité ne doivent pas faire oublier les souffrances.

Les habitants du 65 rue Sedaine

<u>Sur rue</u>		<u>À l'arrière</u>
Madeleine Rachel Pinto	5 ^{ème}	Fils Dubois Lulu Dassa
Maurice et Rachel Lévy Aboulafia	4 ^{ème}	Fille Dubois Grandbarbe
?	3 ^{ème}	Marie Cohen
?		Zimboul et Rita
?	2 ^{ème}	Méri
Méri		M. Combes
Mitrani (magasins) Denaevé"	1 ^{er}	M. Dubois (concierge) " "
Denaevé (boulangerie)	Rez-de- chaussée	Mitrani (confection)

Famille Sarfati

Quand je commençai à fréquenter le 65 rue Sedaine, Méri Sarfati, sa fille Rachel et ses deux fils, Victor et Joseph (qu'on appelait Jojo) occupaient deux pièces du 2^{ème}, tandis que sa fille Dora et son gendre Léon Aboulafia avaient essaimé au 4^{ème} étage. Méri étant, à elle seule, une institution, plusieurs pages lui sont consacrées. Je n'ai pas souvenir de sa sœur, Joya Abouaf, que j'ai sans doute rencontrée, et dont la mémoire reste très chère à Sarah.

Méri Baralia

Méri

Parmi les habitants du 65 rue Sedaine Myriam Sarfati, née Baralia, dite Méri, était sans conteste la plus grande amie de Régine. Elle venait comme elle de Turquie, elles faisaient ensemble les marchés et avaient traversé les mêmes épreuves, son mari David Sar-

fati, né à Smyrne en 1904, ayant été déporté par le convoi n° 1 du 27 mars 1942 à Auschwitz, d'où il ne revint pas.

Quand je la connus, Méri était le type même de la duègne espagnole. Elle arrivait, faisait lever Sarah pour prendre sa place, avec beaucoup d'autorité, et l'attendait à sa porte, quand elle descendait : « Simonica, veux-tu me faire cette course ? », plutôt que de faire appel à ses filles (les garçons étant évidemment dispensés de ce genre de corvées). Elle lisait dans le marc de café, et passait beaucoup de temps à jouer aux cartes, tenant tripot chez elle avec de vieilles « *coucouvayas* » (sorcières) de son quartier. Elle ne réussit jamais à parler couramment le français – peut-être ne l'a-t-elle pas vraiment essayé – et s'exprimait ordinairement dans sa langue maternelle, le *ladino*. C'était d'ailleurs une conteuse extraordinaire.

Veuve, elle pratiquait un matriarcat bien entendu. Son fils aîné, Victor Sarfati, avait succédé très jeune à ses parents sur les marchés, où il m'est arrivé un jour de lui servir de « baron », boulevard Saint-Michel (le « baron » est le comparse du camelot ou du marchand forain qui amorce la vente en donnant l'exemple par un premier achat). Comme chef de famille, il faisait vivre la maison. À sa fille Dora Sarfati revenait le soin d'élever sa sœur Rachel, et le petit dernier, Jojo. Victor était de la génération de Lucienne (Méri aurait aimé les marier) et Sarah a partagé les jeux de Rachel et de Joseph ; un jour, Rachel suspendit son frère au lustre de leur mère, et les deux filles le balançaient de toutes leurs forces, malgré ses cris...

Suivant la coutume, Méri se chargea de marier ses filles : Rachel avec un menuisier, Albert Tchiprut, Dora à Léon Aboulafia : le couple prenait tous ses repas chez Méri, puis a suivi Régine rue de la Roquette, où ils achetèrent le studio mitoyen de son deux pièces, et où Dora vit encore.

Victor, qui a continué à l'aider jusqu'à sa mort (en 1970) et a payé scrupuleusement ses dettes de jeu, a épousé une femme charmante, Jacqueline. Ils ont eu un fils, David, et une fille, Myriam. Tous vivent depuis longtemps à Natanya où Jojo, resté céliba-

taire, a fini par les rejoindre et où il est mort en 2001. Toute expédition des Pinto et consorts en Israël passe nécessairement par Eilat (pour le soleil et la mer) et par Natanya (pour l'amitié).

Manières turques

Méri était restée turque jusqu'au bout des ongles, et n'avait aucune idée de la différence des mœurs entre son pays d'origine et son pays d'adoption.

Quand Victor fut appelé au service militaire (comme pupille de la Nation, il était dispensé du « *maintien de l'ordre* » en Algérie) elle rendit visite à son commandant pour lui demander de prendre bien soin de lui. Pour achever de le séduire, elle posa un paquet de cigarettes sur son bureau : « *Tiens, c'est pour toi !* »

Bien entendu, elle ne saisissait pas toutes les finesses de la langue française, et cela pouvait lui jouer des tours. Un jour, pour venir à bout des hésitations d'une cliente tentée par une pièce d'étoffe, elle lui dit, en guise d'encouragement :

« Prends, c'est trrrop bon pour toi !

– Ah, c'est trop bon pour moi, et bien gardez-la ! »

lui repartit la dame indignée.

Un jugement de Salomon

Un jour, je l'entendis raconter l'histoire suivante :

« Deux amies sont venues me trouver. Elles avaient gagné ensemble de l'argent, mais comme elles ne savaient pas compter, elles me demandaient de le partager équitablement. Je les fis asseoir à mes côtés, pris l'argent, et en fis trois tas, disant en déposant successivement une pièce devant chacune d'entre nous : "C'est pour toi, c'est pour toi, c'est pour moi !" Quand l'opération fut terminée, elles me remercièrent chaleureusement et repartirent toutes contentes. »

C'était dit – en *ladino*, comme les aventures de *Joha* – avec tant de brio qu'il ne m'est venu que bien plus tard à l'esprit qu'il s'agissait probablement d'une histoire qu'on se racontait aux veillées, dans sa ferme natale, près de Pergama, du côté de Smyrne, à cent kilomètres au nord de cette ville.

Histoires de Joha

Voici quelques-unes des histoires de *Joha*, recueillies sur Internet, mais telles que Méri les racontait :

• L'âne de Joha

Joha avait un âne. Un jour, le voisin est venu frapper à la porte de Joha :

- *As-salamou alaykoum !*

- *Wa-alaykoum salam !*

- Mon cher Joha, peux-tu me prêter ton âne pour aller au marché?

- Désolé, répond Joha. J'aimerais bien te rendre service, mais l'âne n'est pas là aujourd'hui.

- Hi han, hi han, dit l'âne à ce moment-là dans la cour de la maison.

- Tu vois bien qu'il est là ! dit le voisin.

- Quoi, tu crois ce que dit l'âne et tu ne me crois pas moi, ton voisin et ton ami ? s'exclame Joha.

• Joha et le pain

Joha se trouvait avec deux amis, Mohammed et Ali. Comme d'habitude, Joha n'avait pas d'argent. Pour leur repas, Mohammed et Ali avaient chacun un pain, mais Joha n'avait rien.

Joha dit à Mohammed :

– Partage ton pain avec moi...

Mohammed lui donna la moitié de son pain.

Puis Joha se tourna vers Ali et lui dit :

– Partage ton pain avec moi...

Et Ali lui donna la moitié de son pain.

• Joha et la poule

Joha avait faim, et il n'avait rien à manger. Il vola une poule et s'enfuit avec sur la plage. Là, il égorga la poule, la pluma, puis il alluma un feu, fit cuire la poule et la mangea.

Alors passa un policier... Voyant les plumes de la poule à côté de Joha, il lui demanda :

- Qu'est-ce que c'est que ces plumes, Joha ? Qu'as-tu encore fait ?

- Rien, monsieur le policier, répondit Joha. La poule est allée se baigner, et moi je lui garde ses vêtements !

Léon Aboulafia (1925-1995), époux de Dora Sarfati (née en 1927)
Léon Aboulafia était resté marqué par les événements tragiques de sa jeunesse. Son père, Marco, né à Smyrne (1903 ?), est mort à Auschwitz où il avait été déporté par le convoi n° 3 du 22 juin 1942. À dix-huit ans, il avait échappé avec son frère, en se cachant dans une poubelle, à la rafle qui conduisit à la mort sa mère Victoria et ses sœurs Rose et Odette, âgées de 11 et 8 ans (convoi n° 71 du 13 avril 1944). Il avait une forme d'intelligence tournée vers la spéculation abstraite, et ses métiers successifs de vendeur dans la confection, puis de marchand forain, qu'il exerça au marché de Passy avec l'aide de sa femme, furent pour lui des pis-aller. Il ne pouvait se passer de Régine, mais entretenait avec elle de ces rapports conflictuels qui sont d'ordinaire, dit-on, le lot des gendres et des belles-mères. Aussi Léon et Dora passaient-ils chez elle tous les dimanches et fêtes, et bien des soirées. Malgré son mauvais caractère (qui ne s'est jamais exercé aux dépens de Sarah ou de moi-même), Léon était un garçon curieux de tout (il avait adhéré au Grand Orient), chaleureux, grand conteur comme sa belle-mère, et devint un ami très cher que nous regretterons toujours. Il avait pour notre fils une affection et une admiration sans bornes.

Joseph Sarfati

Joseph Sarfati était un affreux bébé, avec une tête énorme, que sa mère promenait avec d'autant plus de fierté que tous les passants qu'elle croisait se retournaient, horrifiés : « *Vois comme il est beau, disait-elle, tout le monde le regarde !* »

Je laisse la responsabilité de cette anecdote à sa sœur Dora, qui la raconte volontiers, car je n'ai connu qu'un grand et très séduisant jeune homme blond, fort gai et plein d'esprit comme toute sa famille. Jojo eut la chance et le malheur de travailler d'abord au Club Méditerranée, où il mena une vie agréable et sans problèmes qui le coupa complètement de la réalité.

Après la mort de Méri et l'*aliya* de Victor, il travailla comme vendeur dans la confection, mais ne put supporter cette existence, partit à son tour pour Israël et s'établit à Natanya, près de son

frère et de sa belle-sœur qui l'entourèrent de leurs soins et de leur affection. Il trouva un emploi à l'hôpital, et nos trop rares visites le comblaient de joie. Pourtant, il ne parvint jamais à s'habituer à sa nouvelle situation.

• Tamar

Tamar était une amie israélienne de Jojo. Veuve d'un Anglais, elle avait aussi épousé la vieille antipathie des fils d'Albion pour les « *grenouilles* », et évitait de parler le français.

Elle nous reçut avec magnificence et commença à me parler en anglais. Je lui répondis de mon mieux, et une conversation laborieuse s'engagea entre nous, dont elle fit bientôt tous les frais. Épuisé, je faisais semblant de comprendre en approuvant de la tête, comme Rony, le chien stupide de ma pauvre mère. Pourtant, elle me dit, en nous reconduisant à sa porte, qu'elle était enchantée de cette conversation.

Victor Sarfati nous raccompagna tous à l'hôtel, dans sa voiture qui avait les dimensions d'un petit autocar. Comme je racontais ma mésaventure, mes plaintes furent accueillies par un rire homérique : c'était la coutume, dans ce genre de circonstances, de fuir l'éloquence de la pauvre Tamar et de s'arranger pour placer près d'elle un ingénu !

Famille Abouaf

Méri avait une sœur, Joya Abouaf, dont le mari et le fils aîné moururent en déportation. Elle possédait un petit immeuble comportant une boutique en face de la prison de la Roquette, aujourd'hui transformée en square, et Sarah se souvient d'avoir trouvé refuge chez elle avec sa mère dans une cache où elles accédaient par une trappe, quand elles étaient traquées. Avec Méri, Dora Joffre et Sarah Lechein, Joya fut le principal soutien de Régine, et c'est aussi chez elle que les trois familles se réunissaient pour célébrer les fêtes juives.

Joya avait quatre autres enfants :

- Jojo Abouaf, mort depuis ;
- Louise, qui épousa après la guerre un professeur américain, homme pieux qui éblouit la rue Sedaine en louant un hôtel

dans le Marais. Un jour de fête, étant le seul homme de la famille, comme il prononçait d'interminables prières avant le repas, et comme les convives s'impatienzaient, Louise lui demandait d'accélérer ; à chaque fois, il s'interrompait pour lui dire : « Ta gueule, Louise ! » et reprenait ses dévotions. J'ai fait la connaissance de l'un de leurs fils, garçon très artiste, lors d'un passage à Paris ;

- Rachel, qui ne s'est pas mariée ;
- Michel, que j'ai quelquefois rencontré, et qui doit avoir mon âge ; c'est un gentil garçon à qui l'affrontement israélo-palestinien faillit jadis faire perdre la raison. Il était obsédé par les versets anti-juifs du *Coran*, comme si l'on ne trouvait pas tout et son contraire dans tous les textes sacrés. C'est même l'une des causes de leur succès : chacun y trouve son compte ! Heureusement, cela lui a passé.

• Textes sacrés

Les Chinois n'ont pas attendu notre Siècle des Lumières pour dire le mot de la fin au sujet des textes sacrés. Au XVI^e siècle, le roman de Wou T'ch'eng-En, *Le Singe pèlerin ou le pèlerinage d'Occident (Si-yeou-ki)*, raconte la quête du moine Tripikata, accompagné du Singe de pierre, du Dragon et du Pourceau, à la recherche des textes sacrés, aux Indes.

Parvenus après bien des aventures au palais du Bouddha, les pèlerins sont admirablement accueillis et reçoivent les rouleaux sacrés. Mais sur le chemin du retour, ils s'aperçoivent que ces rouleaux sont vierges, et reviennent sur leurs pas pour se plaindre auprès du Bouddha. Celui-ci leur explique qu'ils ont sans doute oublié de donner un pourboire à ses serviteurs, qui se sont vengés en leur remettant les vrais rouleaux sacrés, sur lesquels rien n'est écrit.

« Mais, conclut-il, comme les Chinois ne sont pas prêts à le comprendre, je vous ferai remettre des rouleaux écrits. » Et les pèlerins rapportent pieusement en Chine les textes du bouddhisme.

Voisins et amis

Les soirées du 65

J'ai souvent assisté, dans les années soixante, aux soirées pittoresques du 65. Pour mieux se les représenter, il faut imaginer cette pièce unique de quatre mètres sur trois, dont le fond était occupé par deux fenêtres. On entrait en passant devant l'étroit boyau aveugle de la cuisine. À gauche, un lit occupait la moitié du mur, et un mirus était branché sur le conduit d'une ancienne cheminée. À droite au fond était placée une curieuse petite armoire des années trente à deux niveaux, précédée d'un étroit divan ; ces meubles furent plus tard remplacés par un long buffet laqué d'Italie. Une grande table rectangulaire et six chaises occupaient la partie centrale, tandis que la télévision (la première que j'aie regardée) et la machine à coudre se serraient entre table et fenêtres.

À peine avons-nous fini de dîner (Régine adorait cuisiner, ses spécialités turques étaient fameuses dans tout le quartier et, en ce temps-là, elle y ajoutait des biftecks aussi grands que les assiettes), Méri poussait la porte et venait s'asseoir à la place de Sarah pour prendre le café. Bientôt suivaient Léon et sa femme, puis les Lévy. Enfin, souvent, Jacques Sasson suivi de sa femme Solange, venait « *babarder* ». Bien entendu, tout ce beau monde fumait (un voyageur français du XIX^e siècle s'étonnait de voir les Turcs, pendant le Ramadan, se précipiter sur leurs cigarettes à la rupture du jeûne avant de manger ou de boire) et parlait en même temps, d'autant plus fort qu'il était difficile de se faire entendre. Seuls Léon et Méri parvenaient parfois à capter l'attention de tous. Bientôt s'organisait une partie de cartes, et la fête pouvait durer jusqu'à deux heures du matin.

Dans la journée, on voyait souvent aussi d'autres familiers : Jojo et Victor Sarfati, ce dernier bientôt accompagné de sa jeune femme, le cousin Élie Veissid, et la pauvre Vicky – elle avait eu la douleur de voir sa fille épouser un fonctionnaire espagnol franquiste et antisémite qui ne l'admettait pas à sa table sur laquelle veillait la photo de Hitler – et tout le reste de la maison ainsi

qu'une partie du quartier...

Madeleine

Mme Madeleine, la voisine immédiate de Régine, était une ouvrière qui travaillait à la chaîne, à l'emballage de morceaux de sucre pour les cafés. Vieille fille assez disgraciée, elle n'avait pas renoncé à plaire et recevait parfois un homme ; un jour, elle eut la surprise de constater au moment de lui sacrifier sa vertu que sa dernière conquête était unijambiste !

Ses relations avec la famille Pinto, fort bruyante, et dont elle n'était séparée que par une mince cloison, étaient assez froides mais relevaient du bon voisinage : elle nous donnait de ces morceaux de sucre emballés par paquets de deux ou trois. Régine s'y était si bien habituée qu'elle ne manquait jamais de ramasser ceux qui restaient sur sa table, au café, et n'en consommait pas d'autres. Madeleine nous rapporta de sa Normandie natale un calvados mémorable : il était si violent que je renonçai à le boire, et l'oubliai dans un placard. Bien des années plus tard, je le retrouvai par hasard, et voulus le goûter : c'était devenu un véritable nectar !

Atteinte de la maladie de Parkinson, Mme Madeleine fut hospitalisée et mourut bientôt, sans avoir profité de sa retraite.

Famille Dubois

Les Dubois occupaient la loge du premier étage d'où leurs enfants ont essaimé vers les hauteurs du 4^{ème} et du 5^{ème}. Mme Dubois avait protégé de son mieux, pendant la guerre, ses locataires juifs. Le jour où les Allemands vinrent arrêter la famille Sarfati, comme ils frappaient par erreur à la porte des Combes chez qui ils s'étaient réfugiés, elle monta et leur désigna la porte d'en face, celle de leur logis vide. Je me souviens surtout de leur bru, qui était une familière des Pinto et appréciait beaucoup la cuisine sépharade. Je l'ai entendue redemander à Régine la recette de la *mine (mina)* et de la *sodre (sodra)*, deux plats de *Pessah* à base de pain azyme, qu'on appelle *massa* en *ladino* et *matza* en hébreu et qu'elle n'achetait qu'à l'occasion de cette fête. Son mari était un brave technicien, et ils avaient une petite fille.

Famille Dassa

Sadi Dassa (né le 30 avril 1905) et Miriam Angel (dite Marie, née en 1905), qui venaient de Salonique (il était passé par la Légion étrangère) étaient les voisins de palier de Régine. Sadi fut arrêté lors de la première rafle (20 août 1941) et interné à Drancy. L'arrestation de Miriam qui fut prise avec un millier de juifs grecs du département de la Seine sur un total de 1416 recensés, le 5 novembre 1942 entre 6 et 9 heures du matin, fut dramatique et ma belle-sœur Lucienne se souvient encore de ses cris (« Mes enfants ! Mes enfants ! ») Les policiers français, cédant aux supplications de Miriam, acceptèrent de laisser ses enfants, deux garçons (Daniel et Sami) et une fille, Lucienne, que Régine prit en charge ainsi que Renée qui, ce jour-là était absente, sa mère l'ayant placée dans une institution juive. Sadi Dassa fit partie du convoi n° 36 et mourut le 8 décembre 1942, après sa femme qui fut probablement gazée dès l'arrivée à Auschwitz du convoi n° 44, le 14 novembre de la même année. Régine, qui ne pouvait faire face, dut les confier à une maison d'enfants de l'U.G.I.F., à Paris, d'où un mouvement de Résistance (à l'origine du M.R.A.P.) devait les retirer pour les cacher chez des particuliers. J'ai connu Lucienne qui avait repris la chambre de ses parents, vu quelquefois Renée et rencontré une seule fois Daniel.

Lévy

« C'était un temps déraisonnable

On avait mis les morts à table » (Aragon)

Maurice et Rachel Lévy formaient un couple turc traditionnel, qu'un immense malheur avait figé, sans possibilité d'évoluer : leur fils avait été arrêté à l'âge de dix-huit ans et n'était pas revenu de déportation.

Maurice Lévy trouvait un dérivatif dans son métier de vendeur dans une boutique de confection, mais sa pauvre femme, confinée dans les tâches ménagères d'un intérieur minuscule, n'avait pas la moindre autonomie, et n'admit jamais que son fils était mort : à chaque fête, elle mettait son couvert, espérant malgré tout qu'il reviendrait s'asseoir à sa table. Comme beaucoup de

vieux turcs, ils étaient analphabètes, mais Sarah, enfant, apprit à lire à son vieil ami. Grand fumeur, il mourut d'un cancer de la gorge qui ne le fit pas trop longtemps souffrir.

Je le revois encore assis sur le divan de Régine, pâle, droit et silencieux dans le tumulte des conversations. Sa veuve lui survécut longtemps : Léon s'en occupait, et elle finit ses jours dans la maison de retraite de Rothschild.

Grandbarbe

Les Grandbarbe fréquentaient assidûment, comme le ménage de la fille Dubois, la maison Pinto ; c'étaient de jeunes ouvriers tout à fait sympathiques. Il m'a longtemps semblé que j'étais le seul à m'en souvenir, mais ma belle-sœur Éliane a enfin consenti à se les rappeler.

Cohen

Les Cohen avaient déjà déménagé quand je commençai à fréquenter la maison de Sarah, mais j'eus l'occasion de leur rendre visite au moins une fois à leur nouvelle adresse. Marie Cohen, dont le mari était mort peu après son retour de captivité, avait trois fils : Gaby, Albert et Claude.

Zimboul et Rita Eskhenazy

Rue Sedaine, les surnoms, de création récente, étaient parfaitement intelligibles. J'y ai rencontré *Maurice les gros bras* (mon beau-frère Havio), *Bébert la Ferraille*, *Marcel grosses lèvres*, et bien d'autres. On m'a parlé de *Jacquot le con* et de *Jacquot le dingue*, et j'ai souvent entendu célébrer la mémoire du *Coréen*, un mauvais garçon des années 50 qui périt glorieusement comme un bandit napolitain : il se fit abattre parce qu'il avait quitté sa planque pour aller voir sa mère... Zimboul était, je crois, un sobriquet signifiant « Narcisse ». On l'avait donné pour une raison pourtant mystérieuse à cette vieille grand-mère turque, qui vivait là avec sa fille, la plantureuse Rita, qui exerçait le métier de vendeuse, et son fils Albert Cohen, jeune garçon très beau et intelligent qui était le chouchou de ces dames et que nous avons emmené un jour au Palais de Chaillot.

La curiosité de Zimboul était légendaire. Comme la prise d'eau

était sur le palier, elle jaillissait de son logis, une cruche à la main, dès qu'elle entendait un pas inconnu dans l'escalier. Un jour, Maurice Baqué fit grand bruit devant sa porte, en simulant une conversation en anglais. Compte tenu de son don pour les langues, cela ne devait pas être très vraisemblable, mais c'était bien suffisant pour l'attirer. Mal lui en prit ; mon beau-frère, qui l'attendait, lui fit peur comme à un enfant : « *Wouh !* »

Aujourd'hui, Zimboul n'est plus, et le reste de la famille a changé de quartier, mais il nous arrive de revoir Rita et Albert à l'occasion de quelque *meldado*, au *Cal*.

Denaeve

Denaeve, le boulanger, devait friser la soixantaine quand je l'ai connu. C'est à son four que les locataires de l'immeuble confiaient leurs plats, et il avait fini par apprendre quelques mots de *ladino* et quelques recettes de cuisine judéo-espagnole, mais il avait une réputation sulfureuse : avec ses écus qui ne lui coûtaient guère, il attirait des jeunes femmes dans son antre...

Mais j'ai entendu au cours d'une soirée organisée en mai 2009 par l'association du *Siete* (le Sept), le témoignage suivant de M. Sasso : un jour de rafle dans le XI^e, jeune garçon de dix ans, il fut arrêté en même temps que son père et beaucoup d'autres juifs ; les malheureux, portaient chacun une musette avec quelques provisions qu'on leur avait dit de préparer à la hâte et, encadrés par la police parisienne, remontaient la rue Sedaine en direction de la place Voltaire (aujourd'hui place Léon Blum). Denaeve, qui se tenait sur sa porte, l'appela : « Mimi, Mimi, viens ! ». L'enfant étant sorti du rang, le boulanger se mit en devoir de remplir sa musette de croissants et de gâteaux, et s'efforça de le retenir. Mais le gamin lui répondit qu'il devait rejoindre son père et s'échappa. Les autobus les emmenèrent à Drancy, d'où il fut libéré après quelques jours (cela arrivait quelquefois, en particulier aux sujets que la Turquie ou l'Espagne consentaient à réclamer).

Quoi qu'il en soit, si « Mimi » avait écouté le brave Denaeve, le nom du boulanger figurerait probablement aujourd'hui parmi ceux des Justes.

• Le « Sept »

7, rue Popincourt, est l'ancienne synagogue sépharade, devenue trop exiguë avec l'arrivée des pieds noirs, beaucoup plus pratiquants que ne l'étaient les Turcs. Elle fut reconvertie en un centre social où se retrouvaient les vieux du quartier et où des repas étaient servis aux indigents (les habitués le désignaient aussi sous le nom de « la cantine »). Le « Sept » était tenu par Roger Mitrani, l'ancien marchand de confection du 65 rue Sedaine. Maurice Havigo y faisait sa partie de cartes quotidienne et nous y célébrions entre amis les *meldados*.

Le « Sept » a été entièrement détruit dans la nuit du 21 au 22 août 2004 par un incendie criminel dû, selon la police, à un déséquilibré qui faisait partie de ses habitués. Une association, *El Syete*, s'est constituée pour le restaurer, et le Consistoire s'y opposant, elle cherche aujourd'hui à en faire un centre culturel sépharade.

Combes

Les Combes étaient de très braves gens. Pendant la guerre, Mme Combes avait donné asile aux enfants Sarfati que la police venait arrêter, et ils avaient failli se faire repérer par les pleurs du plus jeune. Je me souviens surtout de son mari, qui lui a survécu. M. Combes était un bon vieil ouvrier qui faisait du prosélytisme pour les Témoins de Jéhovah, distribuant timidement leur littérature à qui en voulait.

Famille Sasson

Jacques Sasson, tailleur de son état, me coupa mon premier costume civil à mon retour d'Algérie, à prix d'ami. C'était un homme ouvert et sympathique. Sa femme Solange, d'un abord plus froid, lui a longtemps survécu. Ils avaient deux fils, Pierre et Gérard. Un jour, comme toute la bande des enfants du 65 jouait dans l'escalier, l'aîné passa par-dessus la rampe et tomba sans se faire de mal du 4^{ème} au rez-de-chaussée... dans une poubelle qui par bonheur traînait là. Les mères accoururent aux cris de leur progéniture, et ordonnèrent à tous les garnements d'aller faire pipi pour se remettre de leurs émotions.

Les grands parents de Sarah

Enfances turques

Régine, qui avait quitté très jeune la Turquie, n'en avait retenu que de rares souvenirs, et ne savait ou ne voulait pas évoquer l'ambiance de ses premières années. Élie Veissid m'ayant prêté l'ouvrage – publié à compte d'auteur – de la tante de son neveu Élie Cohen, de Marseille, témoignage fort intéressant dans sa naïveté, mais gâté par les interventions indiscrettes d'un rédacteur maladroit, j'ai cru pouvoir compléter notre histoire par cette page de souvenirs d'une enfance sépharade à l'aube du XX^e siècle et au crépuscule de l'empire ottoman :

« Je suis née à Beycos, ville située sur la rive orientale du Bosphore, mais assez près de la Mer Noire¹. Nous habitons une superbe villa composée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage. [...] Mon papa avait un commerce de plomberie et de vitrerie, de quincaillerie aussi. Mon père y travaillait avec mes frères. Lorsqu'une construction était terminée par les maçons, mon père attaquait les questions de plomberie et de vitrerie. [...]

lorsque papa arrivait fatigué de son travail, j'accourais pour l'embrasser, lui enlever son manteau, lui donner ses pantoufles. Je voyais dans son regard une infinie tendresse. Je ne cessais de l'embrasser, tout en lui tirant sa moustache pour le taquiner. Puis je m'enfuyais. Lui allait s'installer au salon, où se trouvaient un sofa et, sur une petite table, son narguilé qui l'attendait. Il aimait fumer tout en étant allongé, pendant que je lui préparais un bon café turc. C'était son moment de repos – bien mérité.

Ce salon était décoré à l'orientale. Plusieurs tapis étaient fixés aux murs. Ils étaient magnifiques et de couleurs diverses. D'autres tapis revêtaient le sol. Car souvent nous, les enfants, nous nous asseyions par terre, les jambes croisées, pour écouter de jolies histoires que papa nous racontait. Au centre de la pièce se trouvait un hogar (brasero) tout en cuivre, bien astiqué. Il brillait comme de l'or. A l'intérieur brûlait un beau feu de charbon de bois. L'hi-

1 Beycos est un quartier de Constantinople.

ver, on se trouvait bien dans cette pièce ; car, de là, et à travers les grandes fenêtres, on voyait tomber la neige à gros flocons. En effet, l'hiver est très rude en Turquie ; et, tous réunis, nous écoutions parler papa, il nous contait des histoires de sa jeunesse. Souvent maman venait le rejoindre et elle nous racontait de jolis contes de fées. C'est ainsi que l'on passait l'hiver.

De temps en temps, on entendait chanter doucement le narguilé. Cela mettait un charme de plus à toutes ces histoires, car on aurait dit que ce bruit participait au conte lui-même. Tout cela se passait en hiver.

Lorsque le printemps faisait son apparition avec le chant des oiseaux et l'éclosion des fleurs aux arbres et sur la terre, l'hiver nous avait quittés. Enfin ! Le samedi et le dimanche, personne ne travaillait. Alors nous nous réunissions dans le jardin, qui était immense. Il y avait plusieurs arbres fruitiers, tout en fleurs ; d'autres fleurs aussi ornaient notre jardin.

Quand les mûriers avaient leurs fruits, avec mes frères nous prenions une grande nappe, nous la tenions par chaque coin et nous nous mettions sous l'arbre. Papa le secouait, et toutes les mûres tombaient dans la nappe. Nous nous régálions de les manger toutes fraîches cueillies.

Dans un coin du jardin se trouvait un jardin potager. Papa y plantait toutes sortes de légumes. Nous étions mitoyens avec un riche sultan turc. Il avait une propriété immense et superbe, toute fleurie. Les plus belles fleurs de Turquie se trouvaient rassemblées dans ce parc magnifique. De beaux rosiers retombaient sur nos murs. Les roses étaient toutes plus belles les unes que les autres ; leur couleur et leur senteur nous grisaient. Souvent je prenais un tapis et m'allongeais, sous ces beaux rosiers grimpants. [...]

Tous les vendredis, je m'en souviens, nous nous réunissions autour de la table familiale pour faire la prière du Sabbat, et c'est mon père qui priait. Lorsqu'il avait fini, il prenait les mains de tous ses enfants et les portait à ses lèvres ; nous, les uns après les autres, nous lui baisions les mains ainsi qu'à ma mère. »

Doudou Gentille Cohen (*J'ai vécu Auschwitz*, 1985)

Sarina Habif (1896 ?-28 mars 1943)

Je sais peu de choses de Sarina Habif , mère de Régine.

Elle est née à Smyrne, mais la date de 1896 donnée à l'état civil français est fort incertaine : les Turcs, n'ayant alors qu'une idée approximative de leur âge, se vieillissaient ou se rajeunissaient au gré des circonstances. Je pencherais plutôt pour 1901 ou 1902 parce que, si j'en crois sa fille, née en 1917, le père naturel de Régine était un médecin qui ne voulut pas reconnaître l'enfant. Or les filles, en ce temps-là, se mariaient fort jeunes. De fait, un passeport espagnol daté de février 1928 lui attribue l'âge de vingt-huit ans. Il semble que la famille Habif, peut-être à cause de cet accident, émigra à Salonique, puis en Italie. Sarina a épousé vers 1916 Moises Arditti qui a reconnu sa première fille et lui en a fait une seconde, Dora. Le couple arrive en France (1929) et divorce. Sarina épouse Yaco Roditi en 1934, et continue à faire les marchés. C'était, disait Régine, une femme superbe.

Arrêtée sur dénonciation le 6 mars 1943 elle est conduite à Drancy le 22, et déportée par le convoi n° 52 du 23 mars 1943, laissant deux lettres. La date de sa mort (28 mars 1943) suggère qu'elle a été conduite à la chambre à gaz dès son arrivée à Sobibor.

• **Smyrne**

Nous avons fait avec Sarah un petit pèlerinage à Izmir, en 1997, et visité l'ancien quartier juif. La ville est sinistrée par une croisance sauvage, comme Athènes et Las Palmas, mais nous avons retrouvé l'ascenseur construit par un ingénieur français pour escalader la falaise, dont Régine m'avait jadis parlé comme de la huitième merveille du monde. Une ou deux rues avaient conservé quelques vestiges de l'époque, en particulier la vieille synagogue. Quand nous avons parlé de ce quartier, à notre retour, Régine avait oublié l'ascenseur...

Moises Arditti (1886-1974)

Moises Arditti, né en Bulgarie de Behar Arditti et Doudou Natan, parlait douze langues et vivait de ce talent d'interprète et de quelques expédients. Il avait de menus défauts qui lui valurent peu d'estime de la part de ses filles : il aimait un peu trop les

femmes, l'alcool et le jeu et avait eu le mauvais goût, après avoir congédié Sarah Lechein, de se mettre en ménage avec une Allemande, brave femme avec laquelle il finit ses jours, mais qu'il était difficile d'admettre, au lendemain de la guerre, dans une famille juive aussi éprouvée par la persécution des nazis.

Cependant, je tenais à lui être présenté avant notre mariage. La cérémonie fut promptement expédiée par Régine, qui me conduisit à l'un de ses repaires, un café de la rue Popincourt tout proche de chez elle, où il consommait au comptoir. Elle me dit simplement : « *C'est lui !* » et me planta là. Je me présentai à ce brave homme qui avait encore belle allure, jouait alors les pères nobles (Sarah m'avait raconté en pouffant qu'il lui avait donné sa bénédiction à son départ pour Israël), et me reçut aimablement. Il me posa poliment quelques questions, et nous prîmes congé. Je ne l'ai jamais revu.

Sarah Anaïs Bichet et Gaston Armand Lechein (28/9/1889-3/06/1967)

Quand je l'ai connue, à notre arrivée à Bourges, c'était déjà « *Mé-mé des Choux* ». Elle s'était en effet retirée avec son mari, « *Pépé* », dans le village des Choux près de Gien, après une vie agitée. Née à Paris le 16/11/1889 dans une famille pauvre qui la mit en nourrice en Sologne, elle se souvenait d'avoir dans son enfance collé son oreille à la route pour entendre et annoncer l'arrivée de la diligence. Sa mère la reprit à l'âge de douze ans, et lui fit apprendre le métier de modiste, puis elle fut embauchée comme vendeuse aux Galeries Lafayette. Elle avait été, à dix-sept ans, la grisette d'un avocat dont elle parlait toujours avec tendresse et respect. Marraine de guerre d'un ouvrier, Lechein, brave homme très fruste, elle l'avait épousé malgré la grande différence de leurs caractères, puis avait divorcé, s'était remariée à Marcel Louis Béguin, mort un an après leurs noces et avait été la maîtresse du grand-père Arditti. Elle avait, après que ce dernier l'eût quittée, accepté de finir sa vie avec son ancien mari, qui l'adorait, et ils se remarièrent en 1955. Ils avaient acheté une petite maison qu'ils durent revendre au début des années soixante : ils auraient aimé la

céder en viager à Régine ou à l'un de nous, mais nous étions alors trop pauvres pour réaliser leur vœu, même en nous réunissant. Ils en louèrent une autre, également pourvue d'un grand jardin que Pépé cultivait avec talent, en tirant les meilleurs légumes qu'il m'ait été donné de manger, et également dépourvue du moindre confort. De Bourges, puis de Paris, nous sommes allés maintes fois passer un week-end ou quelques jours chez ces délicieuses vieilles gens. Enfin, Pépé mourut en demandant à Mémé de l'embrasser une dernière fois, et nous l'entourâmes tous, plus que jamais. Sarah lui offrit même de venir vivre avec nous, nous lui laissons notre chambre et couchions dans la salle de séjour : c'était l'année de ma mutation à l'E.N.N.A. (elle était là quand je passai le concours, en septembre 1972), et Sarah suivait, le soir, ses cours de notariat. Elle avait quatre-vingt-trois ans, mais trottait encore seule dans Paris pour rendre visite à une vieille amie, et appréciait les nouveaux films. Pourtant, au bout de deux mois, elle nous dit qu'elle souhaitait rentrer chez elle, et refusa également de se retirer chez Éliane qui, plus grandement logée, lui offrait sa chambre d'amis. Nous avons découvert à cette occasion qu'il vient un moment où l'on ne peut plus déraciner un vieillard s'il a gardé sa raison.

Éliane était sa préférée, bien qu'elle adorât également Lucienne et Sarah dont elle aimait évoquer la manie de mettre toujours de côté, dans sa poche, une partie du pain qu'on lui donnait, et un mot d'enfant : le grand-père Arditti n'avait pas toujours un langage très châtié ; l'ayant souvent entendu dire « Putain de ta mère ! » la petite Sarah répétait « Capitaine de ta mère ! ». Cette femme, qui avait été visiblement très belle, témoignait d'une extraordinaire distinction de manières, de cœur et d'esprit. D'une propreté presque maniaque, elle suivait un étrange régime, ne mangeant guère que la bavette qu'elle achetait chaque jour, ses intestins ne souffrant rien d'autre et provoquant souvent des borborygmes qui la mettaient au supplice, tant elle avait peur de déranger. Elle devint très sourde, et ne put jamais s'habituer à l'appareil que lui offrit Éliane : de son jardin protégé de la route par sa maison, elle

sursautait au passage d'une voiture. Sujette à des insomnies, elle se levait souvent la nuit. Mais elle garda jusqu'au bout une grande agilité d'esprit : elle l'entretenait par les mots croisés, le jeu télévisé *Des Chiffres et des Lettres*, qu'elle ne manquait sous aucun prétexte, et la lecture. À la fin de sa vie je l'abonnai à *Libération*, et l'élection de François Mitterrand, en 1981, l'a enthousiasmée. Hospitalisée à Gien, par suite d'une gangrène de la jambe, et obligée d'attendre des heures durant aux urgences dans des souffrances atroces, elle ne s'inquiéta que de Sarah qui l'accompagnait avec Éliane : « Tu es toute pâle, ma petite fille, tu n'as pas mangé ! ». Nous revînmes la voir deux jours plus tard ; elle était dans une chambre exiguë qui servait de mouiroir, et qu'elle partageait avec d'autres moribondes. Elle eut encore ce mot : « René, n'ai-je pas commis un impair ? J'ai vu hier le professeur, et je l'ai appelé Docteur ! » Elle mourut peu après, le 24/2/1983.

Ses obsèques furent pour nous l'occasion d'une grande surprise. Toute sa famille adoptive au grand complet occupait les premiers rangs, à l'église, et tous les paroissiens se pressaient derrière nous. Ce fut une cérémonie étrange : le curé officiait seul, déclenchant de temps à autre des chants et de la musique religieuse au moyen d'un magnétophone posé sur l'autel. Il avait demandé à l'assistance de l'accompagner dans les cantiques, mais après un timide essai, les villageois se turent. Dans son sermon, il fit un grand éloge de la défunte, qui était pieuse et pratiquante, et commença par ces mots : « Vous ne pouvez pas savoir combien j'ai de peine ! » Sur le chemin du cimetière, toute la famille commentait ces paroles, qu'on interprétait à ma grande surprise comme un reproche de ne pas avoir repris les cantiques, et je fus chargé de régler l'affaire. Je demandai donc au vieux prêtre, après l'inhumation, ce qu'il avait voulu dire : « Comment, répondit-il, personne ne s'est joint à mes prières ! » Je lui expliquai que nous n'étions qu'une famille adoptive de confession israélite que Mme Lechein avait sauvée pendant la guerre, et que nous pouvions nous unir en esprit, mais non en paroles, à ses prières, ce qui avait probablement troublé le reste des fidèles qui s'étaient tus à leur tour. Il en

fut très étonné, mais dit amèrement : « Même sans vous, ils ne m'auraient sans doute pas accompagné, ils n'ont jamais été chrétiens, et n'ont besoin que d'un druide pour célébrer leurs mariages et leurs enterrements ! Souvent, en me rendant à l'office, je prie Dieu de jeter ma voiture contre un arbre et de me délivrer ! » Je suppose que *Mémé des Choux* craignait que des persécutions antisémites ne reviennent, et avait protégé ceux qu'elle aimait jusque dans le secret de la confession, en les faisant passer pour ses enfants. J'espère que le Ciel lui a pardonné !

Dans la cuisine de Mémé

Un soir où toute la famille Pinto était réunie pour dîner dans cette cuisine qui servait aussi de salle à manger, notre fils, qui pouvait avoir cinq ans, se trouvant assis en face de la porte qui donnait sur le jardin et où l'on avait aménagé une petite ouverture vitrée pour donner un peu de lumière à cette pièce basse et sombre, dit tout à coup, d'une toute petite voix en la montrant :

« C'est pas que j'aie peur, mais regardez... Il y a quelqu'un ! »

Ce n'était que notre reflet, mais ce mot est resté célèbre dans la famille.

Famille Pinto

Les Pinto

Pinto, nom typiquement portugais, est aussi répandu en Espagne : la ville très ancienne de Pinto, à une vingtaine de kilomètres au sud de Madrid, fait dériver son nom du latin *punctum*, point, croisée des chemins. Quoi qu'il en soit, la famille de Sarah appartenait à cette communauté des sépharades que les rois catholiques ont expulsés d'Espagne en 1498 et qui, dans leur exil, ont continué à parler le *ladino*. Lia Behor ou Behoradji Pinto, grand-père de Sarah et d'Élie Veissid, dont ce dernier m'a transmis deux photos dont l'une est datée du « Cal de Faniosse », et que Robert Pinto a bien connu et aimé, exerça à Istanbul puis à Paris, comme tous les Pinto, le métier de *Cassape* (ou *Kasap*, *Kassap* : mot turc qui signifie boucher. C'est aussi un nom répandu, comme ses équivalents arméniens Kassabian, Kassapian – le fils du boucher – et arabes, Kassab ou Kassabi), et il aurait eu dix ou onze enfants, dont plusieurs sont morts en bas âge, six autres au moins ayant vécu. Ce sont, dans l'ordre :

- Salomon Pinto qui vint en France le premier et s'établit à Dijon ; marié à Louise, il en eut deux filles, Rachel qui vit à Dijon et Éliane, et un fils, Marcel, qui fut gendarme, fit passer la ligne de démarcation à Robert Pinto, qui l'aimait beaucoup, lors de la première rafle du XI^{ème}, et fut écrasé par un char ;
- Isaac Pinto, né le 20 août 1895 à Constantinople ; il épousa Eugénie Bardavid (née en 1896 à Constantinople) et ils eurent trois enfants : Mazeltov, prénom traduit en *ladino* par Fortuna et en français par Fortunée, née le 31 mars 1920 à Constantinople, et ses frère et sœur nés à Paris : Rachel (née le 31 juillet 1923) et Élie (né le 20 août 1929) ; arrêtés, ils moururent tous en déportation (convoi n° 2 pour Isaac, convoi n° 40 pour sa femme et son fils Élie, convoi n°42 pour Rachel) ;
- Jacques Pinto, venu en France en 1923, avec sa femme, Rica About ; Jacques était un homme grand et pâle qui, sous la férule de sa femme, fit d'excellentes affaires. Les Pinto, qui passaient

pour riches dans leur milieu, avaient fort mal accueilli le mariage de Mordo, leur petit frère... Pourtant Jacques invita quelquefois la petite Sarah dans leur maison de campagne et je dois dire qu'ils m'avaient reçu sinon chaleureusement, du moins très poliment ; leur fils aîné, Robert Pinto, né le 10 novembre 1923 à Paris, représenta avec sa femme Suzanne sa famille à notre mariage, et tourna le seul film qui en ait été pris et que je lui ai demandé, en vain, de me prêter ; ils eurent encore trois enfants :

- Rachel dite Sessel, née le 14 août 1925, épouse de René Patron, dont elle a eu un fils, Jackie,
 - Élie, mort en bas âge à Briare,
 - Jacqueline, dont le fils est mort à vingt ans, et qui épousa en secondes noces Victor Havio,
 - enfin Liliane, qui a épousé un antiquaire du marché aux puces de Saint-Ouen, dont elle a eu un fils ;
- Sultana, dite Suzanne, née en 1905 à Stamboul, qui éleva son plus jeune frère, Mordo, leur mère étant morte en couches, et vint à Paris en 1933 pour épouser Saül Veissid, dont elle eut un fils, Élie ;
- le beau Peppo (Joseph pour l'état civil), que j'ai bien connu, comme sa femme Jeannette Ekim et leur fille Lydia, car ils nous reçurent très gentiment ; c'était une figure sympathique, fort admirée par les jeunes du quartier, selon mon beau-frère Havio ; il vécut petitement des marchés. Lydia lui a donné, un petit-fils nommé Arnaud ;
- Mordo, qui de son arrivée en France à son mariage vécut chez son frère aîné Jacques Pinto et dont Robert se souvient comme d'un frère.

Un frère de Behor, dont la veuve, la « grand-tante », mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans vers 1968, rue Basfroi, eut deux fils, Isaac d'Avignon, dont le fils tenait une *pantashop* à Verdun, et « Carlos », ainsi qu'une fille, Esther Pinto, qui épousa Albert Samuel ; ce couple eut deux enfants, Michel et Suzanne. Il me semble avoir rencontré Carlos, mais le visage de ceux qui l'ont bien connu s'éclaire à son seul nom. C'était un bon vivant, gros

homme robuste et jovial. Maurice Havigo raconte qu'il s'était associé pour un temps avec deux autres marchands forains, Franco et Saranga, et vendait des « rondelles », des torchons en rouleaux qu'il enveloppait autour de lui et coupait à la demande. Ainsi affublé, il parcourait le marché, faisant le pitre et suivi par la troupe de ses clientes. Ces jours-là, conclut Maurice, il était inutile de chercher à vendre !

De la fratrie de Mordo Pinto, je n'ai connu que Peppo, Jacques et Suzanne.

- Faniosse

Je n'ai trouvé aucune trace de Faniosse. Il existe bien une petite île du nom de Phanos (750 habitants) dans la mer Ionienne, près de Corfou. Phanos (qui a l'éclat du jour) et Phanios sont des noms de personnes répandus, depuis la mythologie grecque, dans tout ce qui fut l'aire hellénistique, et des rues portent ce nom jusqu'en Égypte. *Faniosse* est-il la transcription plus ou moins fidèle du nom d'un quartier de quelque ville du Levant ? Ce nom n'évoquait rien aux vieux Turcs que j'ai rencontrés au Cal... de la rue Popincourt !

Mordo Pinto (1914-1942)

Né à Istanbul en 1914, dans une famille relativement aisée, le père de Sarah émigra en France où il fit son service militaire et épousa Rachel Arditti le 14 février 1933, malgré l'opposition des siens, qui avaient quelques prétentions. Le couple vécut d'un petit commerce de confiserie, sur les marchés, et obtint la nationalité française le 24 juin 1937.

Engagé, selon ceux qui l'ont connu, ou plus vraisemblablement mobilisé, Mordo fut fait prisonnier mais eut le malheur de s'évader et revint dans ses foyers : les prisonniers de guerre juifs, comme son frère Peppo ou son ami Cohen, protégés par les Conventions de Genève, ont survécu à la Shoah. Ancien combattant, il faisait totalement confiance, comme ses coreligionnaires, à son pays d'adoption et n'eut pas l'idée de se dérober à la première rafle dans laquelle il fut pris : les policiers français chargés de son arrestation lui donnèrent sa chance en lui disant d'aller embrasser

ses deux filles aînées à l'école toute proche de la rue Popincourt. Il s'y rendit et revint se livrer...

Transféré à Drancy d'où une lettre et une carte adressées à sa femme nous sont parvenues, il fut déporté par le convoi n° 3 du 22 juin 1942, et mourut à Auschwitz le 18 juillet 1942 : atteint du typhus, il préféra choisir sa mort, et se jeta sur la clôture électrifiée, si l'on en croit Léon Ichbiah, l'un des 26 survivants du convoi n° 67, qui recueillit sur place les témoignages des rares survivants de son quartier, à son arrivée au camp. De Mordo, je ne sais rien d'autre, sinon que Lucienne en a gardé un souvenir précis. Je demandai à Régine, sur la fin de ses jours, de me parler de son mari. « Oh, tu sais, me dit-elle en souriant, c'était un gamin ! » Je ne pus rien tirer d'autre de la veuve alors octogénaire de Mordo, ce jeune homme de vingt-huit ans.

Rachel Arditti (1917-1998)

Rachel Arditti est née à Smyrne en 1917. De sa première enfance, elle a gardé deux images très fortes, symboliques de ce que devait être toute sa vie, l'une très tendre, l'autre très cruelle. D'abord le souvenir rayonnant de sa grand-mère, pâtissière très réputée dont elle a hérité sans doute plus d'un trait, et sûrement le talent, dont elle a fait généreusement profiter famille, amis et voisins, tant qu'elle en eut la force. Et à l'opposé le massacre des Arméniens, et la tête de ce vieux voisin qu'elle aimait, roulant dans la rue.

En 1922, sa famille s'établit à Trieste, devenue italienne : Rachel, qui a suivi les cours de l'Alliance française y passe le Certificat d'Études, ce dont elle est restée très fière, et gardera de cette ville un souvenir assez bon pour y retourner à plusieurs reprises, toujours avec plaisir.

Puis c'est la France, où elle arrive à l'âge de douze ans, et dont elle prendra la nationalité en 1937. Elle travaille comme sténo-dactylo chez un avocat et, âgée de moins de seize ans, épouse en 1933 un commerçant forain de la rue Basfroi où elle habite aussi, Mordo Pinto. Le jeune couple mène rue Sedaine une existence modeste et laborieuse et aura quatre filles : la première, Fortunée, née en 1934, est morte en bas âge, puis se succèdent Perla Lucienne

(1935), Éliane Estrella (1936) et Sarah Simone (1939).

Après la défaite de 1940, les lois de Vichy rendent de plus en plus précaire la vie des juifs. Mordo, arrêté et déporté, la laisse veuve à vingt-cinq ans, en juillet 1942, mais sa mort ne sera confirmée qu'à la Libération, en particulier par son ami Léon Ichbiah. Dépouillée de son petit commerce, traquée avec ses trois fillettes et les quatre enfants Dassa qu'elle a recueillis, sans véritable métier, elle ne peut attendre aucune aide de la famille de son mari.

Rachel, devenue Régine, connaît alors, comme tant d'autres, la période la plus noire de son existence. Sa mère est, elle aussi, déportée à Sobibor, d'où elle ne reviendra pas. Elle doit se séparer de ses filles et des enfants de ses voisins qu'elle cache en différents endroits. Elle n'a alors que le soutien de sa sœur Dora, à qui elle restera toujours très attachée, et d'amis très proches : Mme Lechein, qui l'aide à cacher ses enfants, Méri, qui affronte les mêmes difficultés, d'autres encore... Mais sa volonté de survivre et de sauver ses enfants est la plus forte.

Ce n'est qu'en 1947 que sa situation s'éclaircit suffisamment pour qu'elle puisse réunir ses trois filles dans son studio, et que l'existence reprenne un cours plus normal. L'immeuble du 65 rue Sedaine est peuplé des survivants de familles qui ont connu les mêmes épreuves, et son unique pièce est l'endroit où ils aiment se réunir tous les soirs avec d'autres voisins encore, au grand dam de la pauvre Sarah qui n'a pas un coin tranquille pour lire ou étudier. Régine quitte les marchés (je l'ai peut-être côtoyée sans le savoir à Corbigny, où elle venait par le train avec son ballot de marchandises, en compagnie de Maurice Adout, un ami mort au début des années 60 que j'ai à peine connu), pour s'employer chez les Varon, des grossistes de la rue Sedaine, à ourler des torchons. C'est un travail pénible : lors d'une permission, au meilleur de ma forme, je lui proposai de monter chez elle les deux paquets du jour ; elle escalada ses cinq étages avec agilité, tandis que, surpris par le poids, je peinais à les hisser : c'était du plomb ! Il fallait ensuite les ourler à la machine à coudre, ce qu'elle faisait à une vitesse stupéfiante, aussi gagnait-elle assez bien sa vie. Une pre-

mière amélioration de son sort se produisit quand ses deux aînées, à quinze ans, s'employèrent comme dactylos, puis elle accepta de travailler dans l'arrière-boutique de son employeur, ce qui lui épargna le transport épuisant de la marchandise et en libéra son appartement. Enfin nous l'avons persuadée d'accepter un emplacement que sa sœur Dora lui avait signalé au marché de Passy. Bonne commerçante, et « bien placée » pour ses achats grâce à Maurice Havio, elle acquit alors une réelle aisance dont elle fit bénéficier largement tout son entourage (comme nous avions refusé qu'elle nous offre une auto après qu'elle eût échoué au permis de conduire, elle en offrit une à sa sœur) et put acheter en 1978 le beau deux pièces du *Lutèce*, rue de la Roquette, où elle emménagea et où Lucienne et Maurice lui ont depuis succédé. À cette occasion, je transportai en une seule fois, à pied, toute sa pauvre garde-robe : à part un manteau de vison que nous lui avions offert et qu'elle n'a pratiquement jamais porté, il n'y avait guère que trois ou quatre robes d'été des plus simples, de celles qu'on vend sur les marchés... Elle avait aussi acheté un deux pièces à Cannes pour y emmener notre fils en vacances, et continua d'y aller chaque année, même quand elle y eut logé Dora et Marcel.

Elle éprouvait pour notre fils une affection sans borne (un jour, elle effraya Sarah en lui disant que, s'il arrivait quelque chose à son fils, elle se jetterait par la fenêtre). Quand il est né, nous habitons chez elle en attendant de pouvoir nous installer à Saint-Maur, « *ici dedans* », c'est-à-dire dans la pièce où avaient vécu les Dassa et qu'elle louait alors, et elle nous le gardait tous les dimanches après-midi pour que nous puissions aller au cinéma et pendant les grandes vacances, si bien qu'il fut son préféré. J'ai plaisir à dire qu'elle fut payée de retour, et que notre belle-fille fut également adorable avec elle. Elle eut aussi le bonheur de connaître notre petite-fille, qu'elle finit par confondre, dans ses derniers jours, avec son petit-fils.

Elle avait pris sa retraite à l'âge de soixante-cinq ans, épuisée par une vie de travail, mais regretta quelque peu sa décision. Sa santé

déclinant, il devint dangereux de la laisser seule chez elle, malgré les visites quotidiennes de ses filles aînées, qui venaient la voir l'après-midi, après le marché. Il fallut enfin se résoudre à la confier à la Fondation Rothschild, où elle vécut encore sept mois, entourée des soins dévoués et de l'affection de tout le personnel, et recevant chaque jour la visite de ses enfants. Presque jusqu'à la fin, elle passait le dimanche chez l'une de ses filles, et finit par confondre sa chambre avec la maison qu'elle avait quittée, nous proposant de nous préparer « un bon petit plat ». Elle s'est endormie paisiblement, « *rassasiée d'années* », comme dit la *Bible*. Elle était toujours une figure familière et populaire dans ce qui restait de la communauté juive de son quartier, où la nouvelle de sa mort s'est répandue en quelques heures.

J'ai été heureux d'entourer, dans ses derniers jours, cette femme si courageuse et si bonne des soins que je n'ai pu donner à mes parents, partis si tôt, et si vite.

Échapper aux nazis

Régine racontait volontiers deux souvenirs des années noires. Un jour, comme elle rentrait chez elle, Maurice Lévy, qui l'attendait, la prévint que la Gestapo était devant sa porte pour y apposer les scellés. Elle avait couru « comme une folle » jusqu'au bout de la rue avant de pouvoir s'arrêter, reprendre son souffle et se mettre à la recherche d'une cachette.

Une autre fois, elle revenait, en compagnie de son beau-frère, Marcel Joffre, d'une de ces expéditions de ravitaillement à la campagne qui ont permis aux Parisiens de survivre quand, à la sortie du métro, elle aperçut des Allemands qui demandaient aux gens leurs papiers. Elle fut sauvée par une inspiration soudaine ; prenant par le cou son compagnon de voyage, elle lui cria : « Ce soir, tu m'emmènes au cinéma, chérrri ? » Les soldats rirent et leur firent signe de passer.

• Famille Varon

Le fils Varon, Albert, qui a cinq ans de moins que moi et a repris l'affaire de ses parents, faisait son service à la base aérienne de Blida, tout près du camp para où je me trouvais. Il est resté un

ami très proche de Maurice et Lucienne Havio et, selon la coutume, c'est lui et son associé Franco qui ont assuré les frais du repas qui a suivi les obsèques de leurs mères, Rébecca et Régine. Nos fils ont été condisciples au lycée Carnot.

Famille Joffre-Arditti

Régine avait une sœur, Dora, née de sa mère et de son père adoptif, Moises Arditti. Les deux sœurs étaient aussi dissemblables que possible, au physique comme au moral. Dora, brune et nerveuse, sut rester mince et sa silhouette ne manquait pas d'élégance. Mariée fort jeune à Marcel Joffre, un boucher catholique de dix ans son aîné, elle se convertit à sa religion, dans laquelle furent élevés leurs enfants. Quand je fis leur connaissance, ils vivaient dans un bel appartement du XVI^{ème} qui faisait l'admiration de la famille Pinto avec leurs trois enfants, Jeannine (née le 14 mai 1943), Robert et Marie-Christine, dite Michou (nés respectivement le 3 décembre 1945 et le 1^{er} mars 1955). Marcel, éperdu d'admiration, ne savait rien refuser à sa femme, si bien qu'ils furent quelque peu surpris par l'événement quand la santé de ce dernier se dégrada et qu'il lui fallut abandonner son métier.

Ils achetèrent d'abord dans un immeuble neuf du quartier de Régine, près de l'église Saint-Ambroise, un petit trois pièces que Robert aménagea avec goût, et louèrent leur autre appartement. Puis Régine, qui adorait sa sœur et lui était reconnaissante de l'aide que le couple lui avait apportée pendant la guerre, les convainquit de se retirer à Cannes où elle les hébergea plusieurs années dans son petit deux pièces qu'elle finit par leur revendre.

Marcel et Dora étaient des gens chaleureux et très accueillants. Dora a fait preuve de beaucoup de courage et de dignité dans l'adversité, n'hésitant pas à s'employer comme « dame de compagnie » pour subvenir à leurs besoins.

Famille Veissid-Pinto

Le mariage de Suzanne Pinto et de Saül Veissid fut, selon la tradition, arrangé par sa famille. Saül, fils de Nona, née en 1853 et morte à Marseille en 1956, était né en 1886 à Constantinople, exerçait le métier de tailleur, et avait donc cinquante ans à la naissance de notre cousin Élie.

Saül Veissid, qui mourut à Auschwitz (convoi n° 35), avait eu d'un premier mariage un garçon, Victor Veissid, et une fille, Eugénie, qui épousa Salomon Cohen le 7 février 1931 et mourut en 1933, après avoir donné naissance à Élie Cohen.

Du second mariage de Salomon était née Alisa, aujourd'hui fixée en Israël, où elle a eu deux filles et un garçon de son mari, Avraham.

Les frères de Salomon Cohen, oncle d'Élie Veissid, s'appelaient Ménarem Cohen, qui avait pour fils un autre Élie, son cadet Isaac Cohen qui épousa Doudou Gentile Béar, venue spécialement de Turquie à Marseille en 1922, à l'âge de dix-sept ans, pour voir son neveu et filleul, Élie Lévy, alors âgé de cinq ou six ans, fils de sa sœur Estréya : elle s'y fixa et s'y remaria, ce qui lui valut de connaître Auschwitz (convoi n° 74) d'où elle ne ramena que deux de ses filles, la plus jeune, âgée de trois ans, ayant été gazée à leur arrivée au camp, et son mari étant mort au cours de l'effroyable exode que les nazis imposèrent aux déportés, dans leur débâcle. La famille Veissid est principalement fixée à Marseille tandis que les Cohen ont gagné Lyon.

Index des noms cités

Abouaf.....	11,16
Aboulafia.....	6,11 sv,15
Adout.....	35
Arditti.....	26 sv,33 sv,39
Avraham.....	40
Baqué.....	22
Baralia.....	11
Bardavid.....	31
Béar.....	40
Béguin.....	27
Behoradji.....	31
Carlos.....	32
Cassape.....	31
Catalan.....	6
Cohen.....	11,21,24 sv,33,40
Combes.....	11,19,23
Dassa.....	11,19 sv,35 sv
Dassa Daniel et Sami.....	20
Dassa Lucienne (Lulu).....	11,20
Denaeve.....	11,22
Dubois.....	11,19,21
Eskhenazy.....	21
Franco.....	33,38
Grand.....	15,21
Grandbarbe.....	11,21
Havio.....	6,21,23,32 sv,36,38,45,47
Ichbiah.....	34 sv
Joffre.....	37,39
Joha.....	13 sv
Lechein.....	16,26 sv,29,35
Lévy.....	11,18,20,37,40
Madeleine (Mme).....	11,19

Mitrani Roger.....	11,23
Miterrand François.....	28
Patron René.....	32
Pinto.....	6,11,13,19,21,30 sv,40
Pinto Dora.....	26,35 sv
Pinto Éliane.....	28,31
Pinto Esther.....	32
Pinto Isaac.....	31
Pinto Isaac d'Avignon.....	32
Pinto Jacques.....	31 sv
Pinto Joseph (Peppo).....	32 sv
Pinto Liliane,Rachel,Élie,Jacqueline.....	32
Pinto Lucienne (Lulu).....	12,20,28,34,36,38
Pinto Mazeltov (Fortuna).....	31
Pinto Mordo.....	32 sv
Pinto Rachel.....	11 sv,17,20,31 sv
Pinto Robert.....	31 sv
Pinto Sultana (Suzanne).....	32
Pinto Sarah.....	11,12,15 sv,24,26 sv,31,33,36
Pinto Suzanne.....	33,40
Régine (Pinto Rachel).....	6,11 sv,15 sv,18 sv,24 sv,34 sv,37 sv
Rita.....	11,21 sv
Roditti.....	25 sv
Rony.....	16
Salomon.....	13,31,40
Samuel.....	32
Saranga.....	33
Sarfati.....	6,11 sv,14 sv,18 sv,23
Sarfati David.....	11,12
Sarfati Dora.....	11 sv,14 sv,
Sarfati Joseph (Jojo).....	11 sv,15
Sarfatti Méri.....	11 sv,15 sv,18,35
Sasson.....	18,23
Tamar.....	16
Tchiprout.....	12

[Le Témoin Gaulois](#) – Rue Sedaine

Varon.....	35,37
Veissid.....	18,24,32,40
Zimboul.....	11,21

ANNEXES

Maurice Havio (16 mai 1929-21 avril 2022)

Maurice Havio, le mari de Lulu, s'est construit un corps superbe grâce au bodybuilding. Sportif, il pratique le culte du soleil et se plaît à bronzer.

Après l'arrestation de son père, Ribeson, né en 1905 et mort à Auschwitz, il s'est trouvé dès la fin de la guerre responsable de sa mère Refka (1904-1997), que tout le monde appelait Rebecca, et de ses deux frères cadets, Victor (1932-1981) et André (né en 1936), a travaillé très jeune, en particulier chez un antiquaire, puis a choisi les marchés, où il réussit admirablement, excellent dans l'art de la « postiche » qui consiste, pour un camelot, à attirer le chaland par un discours amusant (on s'y casse la voix...) Il plaisait à la clientèle par sa gentillesse et son obligeance, autant que par la qualité de ses marchandises.

D'un premier mariage « mixte » (sa première femme, avec qui il est resté en excellents termes, est Bretonne) est né Patrick. Cinq ans après leur retraite, Maurice et Lulu, qui avait quitté son emploi de secrétaire pour travailler avec lui, sont encore des figures populaires à Chelles, où mon beau-frère a exercé pendant un demi-siècle et était bien connu de la famille Moulin, comme à Gagny où ils ont longtemps vécu, non loin de l'ancien pavillon de l'oncle Marie, dans une charmante petite maison précédée d'un jardinet et dont l'arrière donnait sur un grand jardin planté de gazon et de quelques arbres. De la belle terrasse qu'ils avaient fait construire, la vue donnait, au-delà du jardin, sur un très haut talus inculte qui ressemblait à une forêt vierge. Le coup d'œil était superbe, et nous y avons passé en famille, souvent avec son frère André, sa femme Laura, leurs deux fils Thierry et Grégory, et parfois les Karcher, de merveilleuses soirées. C'est là aussi qu'ils nous ont hébergés toute une semaine au début de la convalescence de Sarah, avant le séjour paradisiaque aux Canaries qu'ils nous offrirent, en se cotisant avec Régine et les Baqué.

Maurice et Lulu eurent un chien de garde qui mérite une mention spéciale. Hudo était un berger allemand d'allure redoutable, intel-

ligent, et doux comme un mouton. Un jour son maître, le voyant attaqué par un autre chien, vint à son secours. Ayant chassé l'agresseur, il s'aperçut que, pendant qu'il le défendait, son garde du corps s'était réfugié dans un café proche, « *Chez Aline* », à l'angle des rues Sedaine et Popincourt, où ils avaient leurs habitudes, et croquait des gâteaux secs en attendant son maître

mercredi 22 août 2001-vendredi 17 septembre 2004

Maurice et Lulu, généreux comme des princes ont donné toute leur vie et sans compter, à qui leur demandait. Ils ont pris très tard leur retraite (Maurice avait plus de soixante-dix ans), et partagent leurs jours entre l'appartement du Lutèce, qu'ils ont repris et transformé, et leur studio de Cannes. Nous avons, mises à part nos courtes absences de Paris, le plaisir de les retrouver avec Lili et Maurice Baqué chaque semaine.

mardi 25 novembre 2008

Tous deux sont entrés dans une phase très difficile du grand âge. Leur vue a baissé au point que depuis longtemps ils ne peuvent lire, et Lucienne est sourde depuis plusieurs années. Installée dans le déni de cette infirmité, elle a toujours refusé de s'appareiller – il est trop tard maintenant – et Maurice s'est adapté en parlant comme elle, de plus en plus fort, avant d'être atteint du même mal. Coupés du monde, assistant à la disparition des compagnons de toute leur vie dans leur quartier, ils tournent en rond depuis des années et leur conversation, réduite à un radotage sur cinq ou six thèmes, est devenue très pénible à soutenir. De surcroît, ils commencent à perdre la tête. Là aussi, Lucienne a donné l'exemple, et Maurice, depuis quelques semaines, a subitement des absences, dont il est du moins conscient.

C'est une situation très préoccupante, et qui nous fend le cœur, car nous sommes restés très proches, les trois sœurs réservant le dîner du dimanche pour se réunir, à de rares exceptions près. Leur bonté, leur bonne humeur et leur générosité, intactes, ne méritent pas un tel sort.

Jeudi 24 novembre 2016

Nous avons assisté hier aux obsèques de Maurice Havigo au cimetière de Pantin. L'assistance était nombreuse eu égard à son âge, plus d'une demi-douzaine de ses amis s'étant joints à nous. Seule manquait Lucienne, hospitalisée depuis plus de deux mois à la suite d'une fracture de la hanche (guérie) mais qui, dans un état d'extrême faiblesse et de complète confusion mentale, ne saura jamais qu'elle est veuve. Comme les vieux époux refusaient absolument d'entrer en maison de retraite, Patrick, encore en activité, les a maintenus chez eux avec un dévouement dont je ne connais pas d'exemple, prenant progressivement en charge leurs courses, leur ménage, leur lessive et finalement la toilette de son père. Ayant pris sa retraite, il dormait chez eux, dans le plus grand inconfort, réveillé de plus en plus souvent par Maurice. Finalement, il aura réussi à le maintenir chez lui jusqu'à la veille de sa mort, et s'imposant de rendre visite à Lucienne cinq jours par semaine (Daniel et nous assurant les deux autres visites), au prix d'énormes sacrifices qui l'ont laissé épuisé. Nous connaissons un gentil garçon, nous avons découvert en lui des qualités de cœur exceptionnelles.

Samedi 30 avril 2022

Perla Lucienne Pinto (12 mars 1935-10 juin 2022)

On ne l'appelait que **Lulu**. Quand j'ai fait sa connaissance, l'aînée des sœurs Pinto avait, comme disait son mari qui gardait de cette époque un souvenir ébloui, « un corps de sylphide », et ce fut le premier amour de notre fils qui, tout bébé, la distinguait entre toutes les femmes et lui réservait ses plus beaux sourires, si bien qu'il eut du mal à admettre qu'il n'était pas le marié, quand (ayant deux ans et demi) il assista à ses noces ! Et il a toujours gardé beaucoup de tendresse pour celle qui fut la première élue de son cœur.

Il faut dire que Lulu était née pour le bonheur et la maternité. Celle-ci lui ayant été refusée, elle n'a pas réagi, comme tant de femmes dans cette situation, en prenant en grippe les enfants. Sa générosité naturelle l'a portée à choisir l'attitude inverse : elle les adorait, et était payée de retour ! Il faut dire aussi que ma belle-sœur était la joie de vivre personnifiée, qu'elle manifestait à tout instant par un rire de gorge contagieux. Ayant consulté note médecin sur les conseils de ma femme, elle commença par lui dire gaiement qu'elle n'avait aucun problème de santé, puis au cours d'un interrogatoire, admit deux ou trois affections graves, mais de si belle humeur que la praticienne riait aux larmes. D'ailleurs son mot favori exprimait bien son optimisme : « C'est pas grave ! »

Après une formation rapide de sténo-dactylo, elle est entrée toute jeune comme secrétaire dans une maison de confection dont elle assurait la comptabilité et qu'elle n'a quittée qu'à son mariage, pour travailler sur les marchés avec sa sœur puînée, puis avec Maurice Havigo, pour qui elle fut une auxiliaire précieuse, n'hésitant pas à laver et repasser les marchandises malmenées par les intempéries, et attirant la clientèle par sa bonne humeur et ses qualités de commerçante.

Comme elle a aidé son mari dans ses affaires, qui furent très prospères, elle l'a toujours secondé dans ses bonnes actions, quand ils prenaient successivement en charge un frère adorable mais alcoolique, qu'ils portèrent à bout de bras jusqu'à sa mort, puis sa mère

devenue très âgée, soutenant son fils Patrick, puis son frère cadet et les fils de celui-ci, quand ils rencontraient quelque problème.

Lulu, qui ne lisait pas, s'était forgé une sagesse personnelle en se nourrissant uniquement de cinéma, puis de télé, et estimait que la vie est trop courte pour ne pas bien l'employer.

Hospitalisée après s'être brisé une hanche, Lucienne a subi une opération qui a réussi, mais son état mental n'a pas permis de ré-éducation. Elle s'est éteinte après quatre mois d'un lent déclin, le 10 juin 2022. Ses obsèques entièrement organisées par son beau-fils Patrick ont eu lieu hier seulement, en présence de sa cousine germaine, de l'un de ses cousins germains venu de province avec sa femme et l'un de ses fils, de Patrick, de son fils et de sa femme, de notre fils et de sa femme, dont nous attendions le retour du Brésil, de nos petits-enfants qui ont tenu à venir, d'un seul de leurs amis et de nous-mêmes.

Lundi 22 juin 2022

TABLE DES MATIÈRES

PARIS

[Rue Sedaine](#)

[Errances](#)

5

- [Ladino](#)
- [Meldado](#)
- [Cal](#)
- [Dhimmis](#)

65 rue Sedaine

[La maison](#)

8

[L'antisémitisme](#)

Les habitants du 65 rue Sedaine

[Famille Sarfati](#)

11

[Méri Baralia](#)

[Méri](#)

[Manières turques](#)

[Un jugement de Salomon](#)

[Histoires de Joha](#)

- [L'âne de Joha](#)
- [Joha et le pain](#)
- [Joha et la poule](#)

[Léon Aboulafia \(1925-1995\), époux de Dora Sarfati \(née en 1927\)](#)

[Joseph Sarfati](#)

- [Tamar](#)

[Famille Abouaf](#)

- [Textes sacrés](#)

[Voisins et amis](#)

[Les soirées du 65](#)

18

[Madeleine](#)

Famille Dubois

Famille Dassa

Lévy

Grandbarbe

Zimboul et Rita Eskhenazy

Denaeve

• Le « Sept »

Combes

Famille Sasson

Les grands parents de Sarah

[Enfances turques](#)

24

Sarina Roditti (1896 ?-28 mars 1943)

• Smyrne

Moises Arditti

Sarah Anaïs Bichet et Gaston Armand Lechein

Dans la cuisine de Mémé

Famille Pinto

[Les Pinto](#)

31

• Faniosse

Mordo Pinto (1914-1942)

Rachel Arditti (1917-1998)

Échapper aux nazis

• Famille Varon

Famille Joffre-Arditti

39

Famille Veissid-Pinto

40

[Index des noms cités](#)

41

[Annexes](#)

Maurice Havio

45

